

Les princes d'Espagne à Valençay ou la tragi-comédie espagnole

par Marc du Pouget, directeur des archives de l'Indre

Du petit théâtre de Valençay au théâtre de l'Europe :

« Si vous avez à Valençay un théâtre et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal » Tel était le désir du maître de l'Europe pour distraire des hôtes d'exception : un désir, un ordre même, que le châtelain de Valençay s'empressa d'exécuter : « ...Il n'y a point de théâtre, il serait plus que difficile de trouver des acteurs », objectait-il. Néanmoins une comédie fut donnée en sa présence au salon pendant l'été 1808, *Le Sourd* ou *l'Auberge pleine*. Et le 30 mars 1810 était inauguré à Valençay un petit théâtre édifié à l'entrée du parc. L'art dramatique, raffinement de la civilisation des Lumières, était donc éclos, de par la volonté impériale, au cœur du Boischaud Nord. A vrai dire, depuis le 19 mai 1808 et pendant près de six ans, Valençay fut le théâtre d'une tragi-comédie où le maître de Valençay, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, n'apparaît qu'au premier acte.

Le maquillage

Dans ses Mémoires écrits sous la Restauration, Ferdinand VII régnant en Espagne, Talleyrand a fait de l'affaire espagnole le point de départ de son dissentiment avec l'Empereur, qui, à Berlin en 1807, « jura dès lors de détruire à tout prix la branche espagnole de la maison de Bourbon. Et moi, je jurai intérieurement de cesser, à quelque prix que ce fût, d'être son ministre, dès que nous serions de retour en France. » Ce masque pris pour le théâtre de l'Histoire ne correspond pas à la vérité.

L'intrigue : la politique et les affaires

Emmanuel de Waresquiel a replacé l'enclenchement de l'affaire espagnole dans le contexte du départ de Talleyrand du ministère des Relations extérieures en août 1807. Nommé vice-Grand Électeur, il est en demi-disgrâce et cherche à se rapprocher de Napoléon qui a besoin de lui et lui donne les attributions d'archichancelier d'Etat dont le titulaire est le prince Eugène, vice-roi d'Italie : le voici chargé de la présentation des ambassadeurs et de la conservation des traités. Lors du séjour de la Cour à Fontainebleau en septembre-octobre 1807 le souverain et son ancien ministre, mieux au fait que le novice Champagny de l'imbroglio espagnol depuis le Directoire, ont de fréquents entretiens. L'Espagne, où règnent le roi Bourbon Charles IV et son favori Manuel Godoy, prince de la Paix, est alors un royaume vassal de la France qui permet au ministre de réaliser de fructueuses opérations financières : commission sur les emprunts de l'Etat espagnol, spéculation sur les monnaies d'or et d'argent importées des colonies d'Amérique. L'intermédiaire est la banque d'Etat espagnole, la banque Saint-Charles, dont le siège à Paris, l'hôtel de l'Infantado rue Saint-Florentin, deviendra en 1812 la propriété du prince de Bénévent. Celui-ci nie sa responsabilité : pourtant, même s'il a fait le ménage dans les papiers de son ministère, les témoignages fournissent à l'historien des présomptions accablantes : un ancien employé du ministère parle d'« un mémoire de M. de Talleyrand pour engager l'Empereur à entreprendre la guerre d'Espagne, à détrôner la dynastie régnante et à faire la conquête de ce pays. Une armée de 25 000 hommes devrait suffire ». Sa pensée initiale, rapportée par Pasquier, est que « la couronne d'Espagne a appartenu depuis Louis XIV à la famille qui régnait sur la France. L'établissement de Philippe V a seul assuré la prépondérance de la France en Europe. C'est donc une des plus belles portions de l'héritage du grand roi, et cet héritage, l'Empereur doit le recueillir tout entier ; il n'en doit, il n'en peut abandonner aucune partie ». Pensée qui flatte assurément Napoléon, continuateur de Louis XIV, et qui cache au moins deux arrière-pensées, l'une est noble, c'est qu'une action sur l'Espagne et le Portugal pourrait forcer l'Angleterre à la paix et détournerait les forces françaises de l'Allemagne, facilitant l'alliance avec l'Autriche ; l'autre est moins avouable, c'est son aversion pour les Bourbons, qu'il juge finis. Mais d'après ses confidences à Mme de Rémusat, Talleyrand aurait donné à Fontainebleau, compte tenu de l'hégémonie croissante de l'Empire sur l'Europe, des conseils plus mesurés : obtenir le renvoi du favori Godoy et l'abdication du vieux roi en faveur de son fils, qui serait marié à une princesse française, et sans doute l'occupation de la Catalogne jusqu'à la paix.

La comédie de Bayonne ouvre la tragédie espagnole

Napoléon, peut-être influencé par Murat, qui lorgnait la couronne espagnole, choisit une autre tactique : l'entente avec Godoy. Le traité secret de Fontainebleau (27 octobre 1807) permettait l'occupation du Portugal, dont les dépouilles étaient partagées avec le prince de la Paix. Un corps expéditionnaire français occupa le Portugal et des troupes, sous le commandement de Murat, stationnèrent en Espagne. Mais le peuple espagnol se souleva : le 19 mars 1808, Charles IV fut

contraint d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand VII et Godoy fut emprisonné. Murat renversa la situation, remit Charles IV sur le trône, libéra Godoy, réprima l'insurrection madrilène que Goya a immortalisée dans ses tableaux « Dos de Mayo » et « Tres de Mayo ». Napoléon, arbitre de la situation entre le père et le fils qui ne s'aimaient guère (le « complot de l'Escurial », qui venait d'être déjoué, visait à renverser Charles IV au profit de son fils), convoqua les deux Bourbons à Bayonne. Talleyrand conseilla à son maître de ne pas aller trop loin : « J'espère que Bayonne est le terme où s'arrête Votre Majesté et qu'elle ne s'éloignera pas davantage ». Mais Napoléon berna ses interlocuteurs : il obtint l'abdication de Charles IV en sa faveur, puis la renonciation de Ferdinand. Il transmit ensuite ses droits à son frère Joseph, qui quitta alors le royaume de Naples pour l'Espagne. Charles IV et la reine Marie-Louise étaient exilés à Compiègne, ses deux fils Ferdinand et Carlos et son frère Antonio à Valençay. Un traité de renonciation fut signé, pour l'Empereur par Duroc, grand-maréchal du Palais, pour Ferdinand par don Juan de Escoïquiz, ancien précepteur du prince. Celui-ci se justifia en arguant de la nullité de telles renonciations, obtenues sous la contrainte et sans l'assentiment de la nation, mais il dicta à son royal élève des lettres de la plus servile platitude. La proclamation de l'Empereur au peuple espagnol du 25 mai et la promesse d'une Constitution, hâtivement approuvée par quelques notables à Bayonne en juillet, ne pouvait rallier que les Afrancesados. Les Espagnols se lancèrent dans une guerre « asymétrique », se trouvant au début aussi inférieurs devant les troupes françaises que l'étaient leurs princes devant l'Empereur.

La distribution des rôles : organisation du séjour des princes

Talleyrand n'avait pas apprécié ce guet-apens qui désavouait sa politique et fit part de sa désapprobation à ses proches. Plus humiliante pour lui était la lettre du 9 mai 1808 que l'Empereur lui adressa et qui le compromettait dans cette aventure :

« Le prince des Asturies, l'infant don Antonio son oncle, l'infant don Carlos son frère, partent mercredi d'ici, restent vendredi et samedi à Bordeaux, et seront mardi à Valençay. Soyez-y rendu lundi au soir... Faites en sorte qu'ils aient là du linge de table et de lit et de la batterie de cuisine... Je désire que les princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec intérêt, et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Si vous avez un théâtre à Valençay et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal. Vous pourriez y faire venir Mme de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, et qu'on en fût sûr, cela n'aurait aucun inconvénient puisqu'on aurait un moyen de plus de le surveiller. J'ai le plus grand intérêt à ce que le prince des Asturies ne fasse aucune fausse démarche ; je désire donc qu'il soit amusé et occupé. J'ai pris le parti de l'envoyer dans une campagne, en l'environnant de plaisirs et de surveillance... Quant à vous, votre mission est assez honorable : recevoir trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la Nation et dans celui de votre rang. Huit à dix jours que vous passerez là avec eux vous mettront au fait de ce qu'ils pensent et m'aideront à décider ce que je dois faire... »

Intrigue incertaine dictée par une politique de conquêtes sans mesure. Il fallait des femmes, des aumôniers, des gendarmes, divertir, surveiller, favoriser les intrigues amoureuses pour avoir barre sur les prisonniers, les empêcher de s'évader : telles étaient les consignes que le ministre exécuta aussitôt avec une apparente docilité :

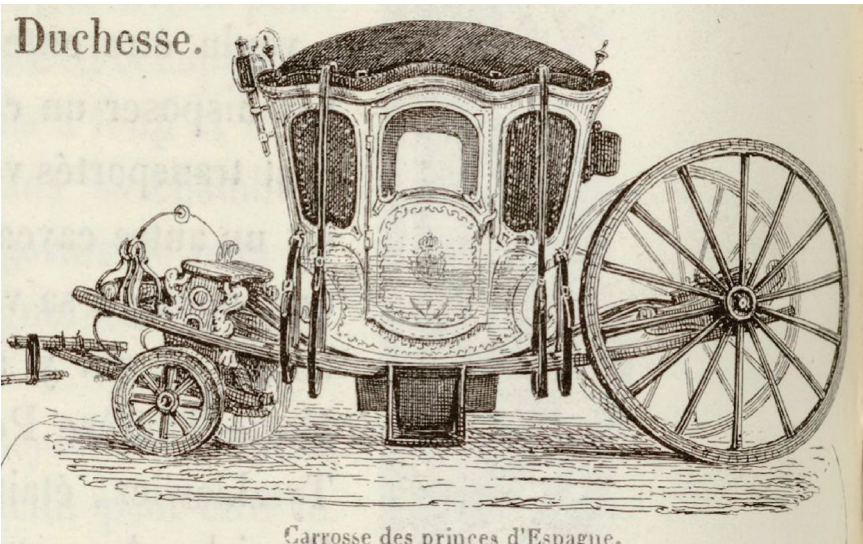
« Je répondrai par tous mes soins à la confiance dont [Votre Majesté] m'honore. Madame de Talleyrand est partie dès hier soir pour donner les premiers ordres à Valençay. Le château est abondamment pourvu de cuisiniers, de vaisselle, de linge de toute espèce. Les princes y auront tous les plaisirs que peut permettre la saison, qui est ingrate. Je leur donnerai la messe tous les jours, un parc pour se promener, une forêt très bien percée, mais où il y a très peu de gibier, des chevaux, des repas multipliés et de la musique. Il n'y a point de théâtre, et d'ailleurs il serait plus que difficile de trouver des acteurs. Il y aura d'ailleurs assez de jeunesse pour que les princes puissent danser, si cela les amuse. »

Il dira dans ses Mémoires :

« L'Empereur, tenant à faire croire que j'approuvais ses projets, choisit précisément ma terre de Valençay pour en faire la prison de Ferdinand VII, de son frère et de leur oncle. Mais ni ces princes ni le public ne s'y trompèrent. Il ne réussit pas plus à cela qu'à conquérir l'Espagne. »

L'entrée en scène : l'arrivée des princes

Le 17 mai, à 6 heures du soir, quatre voitures chargées de bagages, chacune attelée de six chevaux de poste, étaient signalées à Argenton. Le lendemain à la même heure, passaient les princes et leur cour, dans sept voitures à six chevaux chacune, accompagnés de la gendarmerie. Tout ce monde coucha à Châteauroux et se retrouva à Valençay le 19 au soir, accueilli par le prince et son épouse et les deux chambellans envoyés par l'Empereur. Le carrosse des princes, antique véhicule en bois doré, ridicule en ce siècle de renouvellement des transports, « d'une forme tout à fait gothique », pensait Talleyrand en homme du XVIIIe siècle, mais digne réceptacle de la majesté espagnole, restera à Valençay jusqu'à sa vente en 1902. Pour les Mémoires, empreints d'un hypocrite respect, « cet air d'ancienneté, en rappelant leur grandeur, ajoutait encore à l'intérêt de leur position »



Carrosse dessiné par Isidore Meyer en 1841

prescrit à cet égard. Toutes les heures de la journée étaient distribuées selon leurs usages : la messe, les heures de repos, les promenades, les prières, etc. »

« J'avais à craindre l'insouciance que pouvait m'inspirer le spectacle de ces princes humiliés. Ils cessèrent de l'être. Je ne me présentais plus devant eux que dans mon costume de Grand Chambellan de l'Empereur. Toutes les personnes de la maison n'étaient admises en leur présence qu'en habit de cérémonie et l'épée au côté... » (Mémoires)

« La messe tous les jours. On fera demander l'heure à laquelle les princes désirent l'entendre. On demandera à leurs officiers à quelle heure les princes déjeunent et on leur servira leur déjeuner dans leurs chambres. On demandera de même aux officiers l'heure du dîner et celle du souper. Entre le dîner et le souper, on leur proposera de se promener en calèche, à cheval ou à pied... Il y aura une table pour les princes, on leur demandera quelles personnes de leur suite ils désirent inviter... » D'autres tables sont prévues pour les « officiers » (dignitaires), les dames et demoiselles. « Lambert donnera pour vin d'ordinaire du vin de Valençay à toutes les tables. Pour autre vin, il servira le plus souvent celui de Bourgogne qui s'avance. » Des ordres étaient donnés pour la chasse dans la forêt : dans l'immédiat, renard, sanglier ou loup, en attendant l'automne.

En musique

« Nous vivons ici moitié à la française moitié à l'espagnole, ces étrangers sont les meilleurs enfants du monde ; seulement ils m'excèdent à force de me faire faire des impromptus sur le fandango, les boléros... » soupirait le musicien Dussek au service de Talleyrand. Ferdinand et Carlos prenaient des leçons de danse, Ferdinand y ajoutait des leçons de musique.

De nombreux rôles de surveillants

La surveillance policière était un impératif : Il fallait que les princes ne fussent pas tentés de s'évader. Ils devaient oublier leur terre natale, car ils ne devaient rien apprendre de la situation espagnole et de l'avance anglaise au Portugal et en Espagne : la capitulation d'une armée française à Baylen le 22 juillet 1808 montra très vite que l'armée française n'était plus invincible. Talleyrand rassura l'Empereur : « Toutes les mesures de surveillance sont bien prises. Le château et les environs sont dans la tranquillité la plus parfaite. Je ne crois pas qu'il y ait un lieu dans le monde où l'on sache moins ce qui se passe en Europe. » En outre, le ministre de la Police générale, Fouché jusqu'en juillet 1810, puis le général Savary, duc de Rovigo jusqu'en 1814, recevait des rapports détaillés, contenant les informations importantes comme les brouilles les plus niaises, mis en forme dans un bulletin de police quotidien placé sous les yeux de l'Empereur. Ces bulletins, publiés jusqu'en mars 1814, sont une source précieuse pour l'historien. Le premier correspondant était Gilles Prouveur de Pont de Grouard, préfet de l'Indre de 1804 à 1814, qui se rendait régulièrement au château et recueillait les rapports de ses agents : surveillance spéciale qui n'a pas laissé de traces dans son secrétariat ordinaire conservé aux Archives départementales. A plusieurs reprises, sur information du ministre de la Police, il dut demander à Ferdinand de congédier l'un ou l'autre de ses serviteurs. Un autre informateur était le gouverneur du château, d'abord Charles d'Arberg, chambellan de l'Empereur, jusqu'au début de 1810, puis Pierre Berthémy, officier d'ordonnance de l'Empereur, et en 1811 le capitaine de gendarmerie Reiset. Ce militaire plut aux princes qui obtinrent son maintien jusqu'à leur départ.

On ne pouvait se présenter devant les princes sans une carte signée du gouverneur ; un corps de garde contrôlait les arrivées et les sorties ; toutes les portes du parc étaient verrouillées ; des sentinelles veillaient dans les cours et les corridors ; la nuit, des piquets de garde étaient vérifiés par des rondes d'officiers. Autour de la ville étaient postées huit brigades de

Talleyrand écrit un scénario : le « règlement de vie »

Plusieurs dizaines de personnes s'installèrent donc, sous la direction du comte d'Arberg, gouverneur nommé par l'Empereur, et du chambellan impérial, le comte de Tournon. L'étiquette était de rigueur : Talleyrand veillait à respecter la dignité des princes exilés. Il devait être geôlier, il se donnerait le rôle de protecteur.

« Je les entourai de respect, d'égards et de soins. Je ne permis à personne de se présenter devant eux qu'après en avoir obtenu d'eux-mêmes la permission. On ne les approchait jamais qu'en habit habillé ; je n'ai moi-même jamais manqué à ce que j'avais

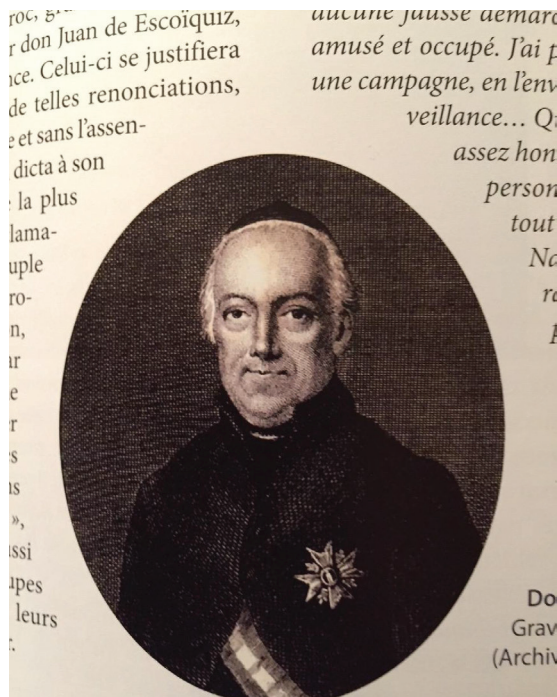
gendarmérie patrouillant jour et nuit, portant les dépêches à Blois et à Châteauroux. La correspondance de tout le bureau de poste était ouverte par Lavalette, directeur général des postes. Aucun voyageur ne pouvait obtenir un cheval de poste sans l'autorisation du gouverneur : un véritable état de siège !

Les premiers rôles

Les princes n'ont pas laissé un très bon souvenir de leur séjour. Ils n'ont certes pas été à la hauteur de l'héroïque nation espagnole, mais il faut dire à leur décharge que l'esprit des Lumières et le sentiment de la supériorité française ont accentué leur mauvaise image. Le lecteur d'aujourd'hui, la vue dégagée des fumées de la gloire impériale, bâtie sur tant de violences et de mensonges, aura pour eux l'indulgence du regretté « talleyrandologue » André Beau qui les voit « plus naïfs que méchants ». Napoléon a dépeint Ferdinand d'une plume acerbe : « Le prince des Asturies est un homme qui inspire peu d'intérêt. Il est bête au point que je n'ai pu en tirer un mot. Quoi que je lui dise, il ne répond pas. Qu'on le tance ou qu'on lui fasse des compliments, il ne change jamais de visage. Pour qui le voit, son caractère se dépeint par un seul mot : sournois. » A 24 ans, veuf depuis deux ans, il est sous l'influence de ses conseillers, notamment de son ancien précepteur, don Juan d'Escoïquiz, chanoine de Tolède. Il hait Godoy, soupçonné d'être l'amant de sa mère et de se rapprocher du trône. Il a été élevé dans l'idée du pouvoir absolu : le roi peut déléguer ses pouvoirs à des ministres, mais pas à une assemblée. Il n'accepte aucune idée libérale, refusera à son retour la Constitution de 1812 élaborée en son absence et sera plusieurs années prisonnier des Cortes jusqu'à sa délivrance par l'armée française en 1823. Ce pouvoir absolu qu'il tient de Dieu lui permet de déguiser sa pensée ou de reprendre sa parole.

Son frère, Charles Marie Isidore Benoît, don Carlos, 20 ans, professe les mêmes sentiments que son aîné. Il s'opposera plus tard à ce dernier lors de l'abrogation de la loi salique qui l'écarte du trône et reviendra en Berry, cette fois-ci à Bourges, de 1839 à 1845.

L'oncle, Antoine Pascal, don Antonio, 53 ans, doté de l'embonpoint traditionnel des Bourbons, est chasseur et bricoleur, tout le contraire d'un intellectuel. Il installera une collection de pièges et un jardin intérieur dans ses appartements, au grand dam des planchers et des boiseries. Il a laissé à Valençay un paravent de velours jaune brodé de ses mains.



Don Juan de Escoïquiz



Talleyrand en 1808 (miniature du château de Valençay)

Les princes et le prince de Bénévent

Talleyrand, lors de son séjour (il resta du 18 mai au 5 août, revint après un passage à Paris, et partit définitivement le 30 août) manifesta de la sollicitude pour ses hôtes. « Croirait-on qu'à Valençay, rapporte-t-il dans ses Mémoires, je fis connaître aux princes d'Espagne une genre de liberté et de plaisir qu'ils n'avaient jamais connu auprès du trône de leur père ? Jamais, à Madrid, les deux princes aînés ne s'étaient proménés ensemble sans la permission écrite du Roi. Être seuls, sortir dix fois par jour dans le jardin, dans le parc, étaient des plaisirs nouveaux pour eux. Ils n'avaient jamais pu être autant frères. » De même il les fit initier à la chasse, donna l'ordre à son cuisinier, Boucher, de préparer « de mauvais ragoûts espagnols ». La terrasse devant le château, sur laquelle était un kiosque, devint salle de bal « pour que les princes pussent rencontrer, comme par hasard, quelques-unes de ces danses qu'on appelle rondes et auxquelles on peut se mêler sans savoir danser ». Il eut moins de succès pour les activités intellectuelles : « J'avais cherché à leur faire passer quelques heures dans la bibliothèque. Là, je n'eus pas de grand succès, quoique le bibliothécaire, M. Fercoc, et moi, essayassions de tous les moyens que nous pouvions imaginer pour les y retenir. Ayant échoué par l'intérêt seul des livres, nous employâmes la beauté des éditions, puis les ouvrages qui renfermaient des gravures ; nous descendîmes même jusqu'aux images ;

je n'ose dire à quel point tout fut inutile. Don Antonio, leur oncle, qui redoutait pour eux la grande partie des livres qui composent une bonne bibliothèque, imaginait bientôt quelque raison pour les engager à rentrer chez eux. »

L'ancien évêque dépeint avec un attendrissement peut-être sincère les scènes de dévotion vespérale : « La journée finissait par une prière publique à laquelle je faisais assister tout ce qui venait dans le château, les officiers de la garde départementale et même quelques hommes de la gendarmerie. Tout le monde sortait de ces réunions avec des dispositions douces. Les prisonniers et leurs gardes priant à genoux, les uns près des autres, le même Dieu, paraissaient se moins regarder comme ennemis. » Une page digne de son « ami » Châteaubriand ! Il raconte aussi qu'à son départ, « les princes vinrent tous les trois me faire leurs adieux dans mon appartement, les larmes aux yeux. Ils cherchaient ce qu'ils pouvaient me donner comme une marque d'amitié et de reconnaissance.. Chacun d'eux m'offrit le vieux livre de prières dont il se servait à l'église. Je les reçus avec respect et avec une émotion que je n'aurai jamais la témérité d'exprimer. »

Les princes pourtant manifestèrent quelques froideurs et réticences, dues au fait « d'être logés par un étranger qui n'était pas leur égal »

Les seconds rôles : l'entourage

La suite espagnole comprenait quelque cinquante-cinq personnes. Certaines ont eu droit à une plaque de tôle peinte à leur nom pour désigner les allées du parc. Par délicatesse, on avait rajouté les noms de la princesse de Bénévent et du gouverneur du château, le comte d'Arberg.



Plaque de tôle peinte qui se trouvait dans le parc

Les principales personnalités espagnoles sont, outre le chanoine don Juan de Escoïquiz, le chambellan, don José Miguel de Carvajal (« Pepe »), duc de San Carlos, qui aura une liaison avec la princesse de Bénévent, don Raphaël Antonio marquis de Guadalcazar, don Juan d'Amézaga, intendant, qui fatiguera les princes par ses démarches à Blois, Châteauroux et Paris, et des secrétaires, chambellans, écuyers, valets de chambre, musiciens. On obligea tout ce monde à prêter serment de fidélité à Joseph Bonaparte : la restriction mentale fit florès !

Les frais de la représentation

Napoléon avait promis de verser aux princes une pension, mais celle-ci était versée avec retard. Le majordome d'Ayerbe vendit quelques chevaux et prétendit diminuer le service de table, mais cela passa pour du mauvais esprit envers la munificence de l'Empereur. Pour résoudre ce problème et faciliter la surveillance, le gouverneur renvoya trente-deux personnes en avril 1809, souvent remplacées par des Français capables de renseigner la police. Les Valencéens regrettèrent ces hidalgos qui ouvraient si facilement leur bourse !

Outre la pension, les princes auraient dû recevoir un château, ce devait être le château de Navarre près d'Évreux : trop proche de Paris, estima l'Empereur ! Et pourquoi pas Valençay, pour quatre millions ? L'intendant d'Amézaga essaya de négocier un autre achat, mais en vain, il y perdit son crédit.

Talleyrand, qui recevait du Trésor 50 000 francs par an pour le séjour des princes, proposa à ceux-ci la location du château en juillet 1811. Mais, ne connaissant pas le temps de leur séjour, ils préférèrent verser une indemnité qu'un loyer, sans convention qui les liât.

Il fallait pourtant éviter d'en faire des mécontents, des persécutés, des victimes. C'est pour eux que furent construits les écuries et le théâtre. Celui-ci fut inauguré le 30 mars 1810 avec un opéra-comique en trois actes, Camille ou le souterrain, paroles de Marsollier, musique de Dalayrac.

Ferdinand avoua : « C'est la première fois que je vois et j'entends l'opéra, nous avons reçu une singulière éducation à Madrid; on ne nous apprenait rien, on ne nous montrait rien. »

Les princes donnèrent aussi une grande fête en l'honneur du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise (avril 1810). Ils illuminèrent le château pour la Saint-Napoléon (15 août). Toutefois les princes ne se réconciliaient pas avec la civilisation des Lumières que voulait leur imposer la France et le 14 juillet 1812, alors que les domestiques étaient à la fête du village, ils brûlèrent dans la chambre de Ferdinand les œuvres de Voltaire et de Rousseau qu'on avait eu l'inconscience de leur montrer.

L'amour comme ressort de l'intrigue

« Les conversations fréquentes que j'eus à Erfurt avec Napoléon me mirent dans le cas d'apprendre qu'il méditait le projet de faire tomber les princes d'Espagne dans un piège que son ministre de la police générale leur tendait par son ordre » Quelle était cette provocation policière machiavélique que Talleyrand ne précise pas, indiquant seulement que « les suites pouvaient en être funestes pour eux » ? Selon un aventurier arrêté par la police, le baron de Kolln, il se serait agi de les appâter avec des prostituées qui leur auraient communiqué des maladies vénériennes et annihilé leur possibilité de résistance. Par une trahison très morale, celle-ci, l'ancien ministre envoya son secrétaire prévenir le duc de San Carlos, alors à Paris. Plus romantique, l'idylle entre le marquis de Guadalcazar et la jeune Ernestine Godeau d'Entraigues, fille du châtelain voisin de La Moustière, se conclut par un mariage célébré à Vicq-sur-Nahon le 11 septembre 1808, Ferdinand dotant magnifiquement son chambellan. Autre intrigue amoureuse portée à la connaissance de l'Empereur, et par celui-ci à son ministre pour l'humilier, celle du duc de San Carlos avec la princesse de Bénévent.

Un entremetteur

Le digne chanoine Escoiquiz, dans une brochure qu'il publia à Bourges en 1814, lieu de son exil, justifia sa conduite et loua l'attitude de Talleyrand : « Il ne s'agit pas ici de savoir si le prince de Bénévent a ou n'a pas de religion... mais ce qui est bien certain, c'est que personne en France ne le regarde comme un propagateur de l'impiété. (...) Le pape Pie VII l'a sécularisé (...), son mariage est généralement regardé comme légal (...). Quant à la Princesse, on ne voit dans sa conduite extérieure (...) que la décence et le décorum qui conviennent à son rang, et l'on sait qu'elle remplit tous les devoirs de sa religion de manière à n'être pas regardée comme anti-catholique. Ses mœurs sont si pures, que personne n'a eu l'occasion de les censurer pendant tout le temps que nous l'avons connue » On sait pourtant par les bulletins de police que le chanoine, présent à Paris avec le duc de San Carlos, accompagnait celui-ci chez la princesse de Bénévent et qu'il avait la complaisance de se retirer le premier ! Revenu à Valençay après le départ des trente-deux Espagnols et ayant à Paris quelque peu conspiré, il tenta de convaincre Ferdinand VII de s'évader pour gagner l'Amérique. Le prince refusa et le chanoine partit pour Bourges, San Carlos pour Lons-Le-Saunier.

Du rocambolesque : les tentatives d'évasion

Des aventuriers naïfs ou patriotes essayèrent de s'approcher de Valençay : le sieur Malibrant, menant deux mules chargées de pièces d'or dissimulées sous des tablettes de chocolat, n'arriva pas à la frontière ; Miguel y Forte put faire le tour de la région sans parvenir à aucun contact. Un émissaire de la junte de Tarragone aurait réussi à contacter Ferdinand, mais celui-ci aurait refusé l'évasion en répondant avec bon sens que « le non-succès l'avilirait aux yeux de l'Europe. Il n'attendait d'amélioration à sa position que dans la constance de la nation espagnole à lutter contre l'Empereur. »

Tout aussi infructueuse fut la tentative d'un escroc, Louis Collignon, se faisant passer pour le baron de Kolln, qui obtint en Angleterre de l'argent et des papiers. La police le cueillit près de Paris en mars 1810 : Napoléon envoya à Valençay un agent soudoyé se faisant passer pour Kolln avec ses papiers. L'agent maladroit se trahit et Ferdinand ne tomba pas dans le piège. Le Moniteur du 26 avril publia pourtant une version reconstituée de cette provocation policière pour montrer l'échec des menées anglaises et la soumission des princes d'Espagne. A sa libération en 1814, Collignon sera accueilli avec faveur tant en France qu'en Espagne, mais ne pourra obtenir le prix de diamants qui lui auraient été confisqués.

La surveillance continuait de plus belle et l'Empereur demanda même en mai 1811 qu'on enlève les chevaux de selle qui pouvaient permettre une évasion.

Le dénouement

La victoire de l'armée anglo-espagnole obligeait à traiter. Le maréchal Soult proposa de remettre Ferdinand sur le trône comme allié, pour faire évacuer l'armée anglaise et transférer au Nord l'armée d'Espagne. Napoléon l'accepta et, le 12 novembre 1813, ordonna à l'ambassadeur de France en Espagne, le comte de Laforest, de négocier un traité dans le secret. Il fit également libérer San Carlos, chargé de porter le traité aux Espagnols. Ferdinand accueillit avec méfiance ces offres

aussi soudaines qu'inespérées. Le traité fut enfin signé dans la nuit du 10 au 11 décembre 1813. Il fallait le faire accepter par la Régence. Les Cortes avaient élaboré en 1812 une Constitution, que le prince et le chanoine Escoïquiz, revenu auprès de son ancien élève, trouvaient par trop jacobine : une autre tragédie se préparait.. Mais c'est l'avance des armées alliées, plus que la décision du roi d'Espagne, qui faisait l'événement : la Régence refusait le traité au motif que les Cortes avaient déclaré nul tout acte du Roi à l'étranger et les messagers revenaient bredouilles. San Carlos rejoignit à son bivouac Napoléon pour prendre ses ordres : « Qu'ils partent ! qu'ils partent donc ! », ordonna l'Empereur excédé, soucieux de récupérer des troupes.

C'est le 13 mars 1814 que, après avoir ouï la messe dans la chapelle du château, Ferdinand, en manteau de voyage, monta dans sa voiture. « Priez Dieu que nous ne regrettions jamais Valençay ! », répondit-il aux souhaits de bon voyage. Le « comte de Barcelone » (tel était son incognito), pour tous les Espagnols prisonniers rencontrés sur son passage, personnifiait la patrie qui allait retrouver avec lui la paix et la liberté.

Valençay resta pour le souverain, revenu dans son royaume, un souvenir plutôt agréable : il fit graver, entre 1816 et 1819, par Felipe Cardano, qui avait longtemps séjourné en France, quatre vues de Valençay, il créa un Ordre de la Fidélité et donna le nom de Valençay à un régiment royal et à une frégate. Et Talleyrand, qui avait justement misé sur Ferdinand VII contre Charles IV, gagna du roi reconnaissant la Toison d'Or, le portrait royal... et la possibilité de jouer le rôle d'ami des Bourbons et des souverains légitimes sur le théâtre de l'Europe et de l'Histoire.

Marc du Pouget

Pour en savoir plus :

A. Beau, Talleyrand, chronique indiscrète de la vie d'un prince, 1992, p. 53-87

A. Beau, « Le petit théâtre de Valençay », sur <http://www.amis-talleyrand.fr>

F. Bonneau, Les princes d'Espagne à Valençay ou l'Espagne humiliée, 1986

Don Juan d'Escoïquiz, Exposé fidèle des raisons qui déterminèrent le roi Ferdinand VII à se rendre à Bayonne..., Bourges, 1814

N. Gotteri, « La vie des princes d'Espagne à Valençay d'après les archives de la Police générale 1808-1814 », sur <http://www.amis-talleyrand.fr>

G. de Grandmaison, « Les princes d'Espagne à Valençay », dans Le Correspondant, mai juin 1900, p. 703-731 et 1132-1150.

R.P. Raoul, Pages d'histoire sur Valençay et sa région, 1968, p. 280-320.

E. de Waresquiel, Talleyrand, le prince immobile, 2003, p. 378-386